

Un village brûle

1900, 11 septembre. Incendie des Charbonnières dans le haut du village. 15 maisons détruites. Les indemnités qui furent versée par la caisse d'assurance-incendie sont les suivantes : bâtiments : frs. 102 869.- ; mobilier : frs. 103 778.50.

FAVJ du 13 septembre 1900, **Incendie des Charbonnières**

Le village des Charbonnières vient d'être cruellement éprouvé, dans la nuit de lundi à mardi ; à minuit $\frac{3}{4}$ le feu éclatait dans l'une des maisons de la rangée supérieure, et peu d'instants après, en moins de temps qu'il ne le faut pour l'écrire, tout le quartier était en flammes. Les habitants, surpris dans leur premier sommeil, ne peuvent que s'enfuir, quelques-uns n'emportent que quelques menus objets qui leur tombaient sous la main, et non pas les plus nécessaires, comme c'est presque toujours le cas en ces circonstances. Nous pourrions citer des personnes auxquelles il ne reste, pour tout mobilier, qu'un méchant petit escalier, qui leur a permis d'atteindre la fenêtre assez haute, - il ne pouvait être question de passer par la porte, - et qui ensuite a été retiré comme un dernier souvenir de la maison détruite. Lorsque les secours purent s'organiser il était déjà trop tard ; on dut se borner à préserver le reste du village, besogne singulièrement pénible mais à laquelle nos pompiers s'employèrent avec un dévouement et un sang-froid auquel nous tenons à donner ici un tribut de juste reconnaissance. Mentionnons, à côté des pompes de la Vallée accourues au premier appel, un peu tardif, - le téléphone ayant été détruit, celles de Vaulion et de Vallorbe, cette dernière montée par train spécial. Sans doute l'assurance couvrira une grande partie des pertes, - mais il est une foule d'objets de nécessité que la plupart des sinistrés devront se procurer immédiatement, à grands frais, - linges personnels, literie, etc. C'est pourquoi, comptant sur l'esprit de solidarité qui en toutes occasions sait se manifester entre les habitants de la Vallée, le comité soussigné prend la liberté de solliciter, par l'intermédiaire de ce journal, des dons en espèces ou en nature. - Les 21 ménages occupant les 15 maisons incendiées devront pourvoir à brève échéance à remplacer tout au moins le strict nécessaire du mobilier manquant. Les dons de toute nature seront reçus avec reconnaissance par Mmes Annette Rochat, greffier, Lucie Rochat-Golay, Guignard, instituteur aux Charbonnières, ainsi que M. Mounoud, pasteur au Lieu.

Le Comité de secours



L'arrière du village, avec à droite la maison de Jules-Jérémie Rochat, dite aujourd'hui chez Will ou chez les Genier.



Le désastre du 11 septembre ! Nous sommes ici probablement deux jours après. Les maisons fument encore, les poutres tombées au sol se consomment encore. Les pompiers sont toujours là qui surveillent ces restes fumants tandis que les gamins jouent les badauds à proximité. Au premier plan le vieux moulin avec son toit et sa façade à vent tout bellement tavillonnés. Laiterie et boulangerie à gauche. Les marronniers n'ont pas encore été plantés.



En remontant la ruelle sur la route de Mouthe, on découvre le magasin Rochat-Balissat lui aussi complètement anéanti par le feu. L'enseigne est encore parfaitement lisible.



Le quartier Tri qui disparaîtra lors de la reconstruction. Voir sa disposition sur les photos anciennes à découvrir dans les autres chapitres. A droite le « Poste ». Ici chez Lucien.



Les bagages que l'on avait pu sauver sont entreposés dans un premier temps dans les champs proches, en face de la boulangerie et de la laiterie.

L'incendie du haut du village des Charbonnières raconté par Mme Annette Dépraz-Rochat en 1972 – 1973

C'était au mois de septembre. Les gens travaillaient aux champs pour faire les regains. Le temps n'avait pas été très beau, mais enfin, il y avait déjà bien des regains rentrés. Tout le monde s'était couché de bonne heure après une journée bien employée. On habitait alors le moulin. Et de chez nous on pouvait entendre des fois monter les escaliers de la galerie de l'église, car c'était du bois, et quand quelqu'un montait fort, ça résonnait.

Cette nuit-là, à une heure du matin, je me réveille, parce que justement, j'entends monter les escaliers de l'église. Puis voilà la cloche. Je me lève. Je regarde par la fenêtre. Je dois dire qu'au moulin il y avait deux fenêtres derrière ; l'une était à la chambre où je couchais, l'autre à la cuisine. Donc je regarde par la fenêtre... je vois les flammes qui traversaient le toit chez Lolet, qui montaient déjà très haut. Je crie au feu, j'appelle ma maman, mon frère. Mon frère dormait en haut. Pour la montée d'escalier, la porte était à côté de la fenêtre de la cuisine. Mais on ne pouvait déjà presque pas aborder cette fenêtre tant c'était chaud ; parce que depuis le moulin chez Lolet, la distance n'était pas grande.

La lignée du haut du village... Il y avait déjà chez Jérémie qui était en mitoyen avec chez Eugène Rochat. Après il y avait chez Lolet, précisément. C'était Francfort qu'il s'appelait, Lolet. Et puis après chez le facteur, Constant Rochat, ancien facteur. C'est lui qui plus tard a bâti la maison des Walter Meyer. Et puis il y avait le vieux collège, et puis la maison chez la Julie. Chez la Julie avaient racheté le vieux collège. Ils avaient donc deux bâtiments. Venaient ensuite chez Balissat, chez Ami Golay et chez Julien Golay qui terminait ainsi la lignée. On trouvait ensuite une ruelle qui montait, vous savez, là, derrière la fontaine actuelle quand on va chez le boucher. Le long de cette ruelle, il y avait

trois maisons. Chez Lucien, chez François-Aimé, et puis chez Tri. Après venait un petit espace ; puis il y avait la maison de mon frère Marcel qui avait un rural. On venait juste d'acheter. Et puis la maison à Jules-Louis.

En dix minutes, tous les bâtiments étaient en feu, parce qu'il n'y avait pas de mitoyens. Et de plus ils étaient remplis de fourrage. C'était au mois de septembre. Dans la nuit du 10 au 11 septembre, à 1 heure du matin.

Donc le feu avait pris chez Eugène Rochat et chez Lolet, deux toutes vieilles maisons. Il avait percé le toit. Les gens s'étaient sauvés presque nus. Après, c'était chez Constant Rochat, l'ancien facteur, qui avait aussi une vieille bâtisse. Dans ce temps-là, presque toutes ces maisons avaient leur appartement du côté de la Sagne. Devant, c'était le rural. Constant Rochat n'avait point de bétail. Il avait déjà transformé la grange et l'écurie sur la rue en appartements. Il avait fait un mur. L'appartement du bas, c'était chez Schneider. Il demeurait en dessus. A cause de cela ils avaient peut-être pu sortir plus facilement.

Mais ensuite il y avait le vieux collège. Et puis chez la Julie, Fanny. C'était une vieille fille. Et puis sa vieille mère et son oncle, et Elise Rochat-Brunner, la mère à Lisette. Et bien il n'y avait pas beaucoup de bétail dans les maisons en ce moment-là, car il était au chalet. Les gens ne gardaient qu'une vache qu'ils mettaient à la Combe pour avoir le lait, et leur cheval. Et bien Fanny chez la Julie avait mis seulement une jupe et des pantoufles quand elle est allée détacher leur cheval. La grange était en feu. Toutes les poules avaient brûlé. Le cheval chez Jérémie, lui, s'était sauvé. Il était allé se réfugier dans le corridor de notre maison du Séchey. Moi j'étais encore aux Charbonnières. Mais ma belle-mère me l'a raconté plus tard.

Et puis alors les pompiers sont arrivés de partout. Heureusement le temps était calme cette nuit-là. Mais ça flambait, ça flambait...

Mes parents avaient acheté la maison de mon frère Marcel où il y a Louise¹ maintenant. Une maison avec rural. On avait acheté de chez Riquet qui était le frère à Elie de l'Epine. Des gens qui s'étaient mis à boire. Ils avaient du vendre. On avait tout réparé là-bas. On voulait déménager la semaine suivante. On avait déjà tout emballé. On n'a pas pensé que ces maisons voulaient brûler, car il y a encore un espace avec chez Tri.

Ça fait que mon frère Marcel n'était pas là-bas, mais sur le toit du moulin. On lui tendait des seaux pour asperger le toit. Car il y avait des flammèches qui retombaient.

Chez Alphonse avaient une pompe de cave. Ils avaient été pour préserver la boulangerie. Pour pas que ce quartier brûle encore. Le premier jet qu'ils ont envoyé sur la tôle, l'eau bouillissait tant c'était chaud.

Et puis il fallait aussi préserver chez Pitome, en-dessus des Chappes, vous savez, la grosse maison en-dessous de la route. La ferme à côté de chez Wilfrid,

¹ Louise Locatelli née Rochat.

chez Rodzet, comme on dit. C'est chez Pitome, là, cette grosse maison. Il fallait la préserver.

Et puis chez Wilfrid aussi, parce qu'il n'y avait que la route qui la séparait de chez Lucien. Il fallait monter la ruelle pour aller à ces trois maisons. Toutefois chez Lucien, on y entrait depuis la route. Il y avait encore le mur de son ancien jardin ces années passées, avant qu'ils n'aient refait la route. Mais chez les autres, chez François-Aimé et chez Tri, il fallait monter la ruelle pour y rentrer. Les appartements étaient au midi, le rural derrière.

Il fallait donc aussi préserver chez Wilfrid, autrement dit chez Charles-Louis. Louis Périllard, qui était un charpentier des Charbonnières, avait tout de suite vu le danger. Car chez Charles-Louis, le toit était recouvert de tôles sur les encelles ou les tavillons. Et bien il avait déshabillé le toit. Les encelles flambaient sous la tôle. Il s'était tout brûlé les mains. Mais sans lui cette maison aurait également été détruite par le feu.

Tous les gens qui demeuraient en bas des Chappes, nous au moulin, on avait tout emporté, et puis chez Jérémie aussi. Leur mobilier, ils avaient tout sorti. Si vous aviez vu cet encombrement. Ceux du bas des Chapes avaient déposé leurs choses presque tout en bas du Gros Tronc. Et puis nous, on avait porté les nôtres dans le clou du Vieux Cabaret.

Une pompe de Vallorbe était montée par train spécial. Parce qu'en 83, je le crois, il y avait eu un grand incendie à Vallorbe, par temps de bise, affreux. Ils éteignaient à une place, la bise transportait des mouchons, ça prenait feu à d'autres places. Alors la pompe des Charbonnières était allée à Vallorbe. Ceux-là voulaient rendre la pareille.

Et puis le lendemain, c'était affreux de voir. On ne reconnaissait pas notre village. Il y avait chez Balissat qui avaient déjà reconstruit leur vieille maison avant l'incendie. Mais elle n'était pas si haute que celle de maintenant, elle n'avait qu'un étage. Il y avait une grande cheminée qui se balançait là-bas. Mais monté, il était venu un monde pour voir ça !

Le lendemain soir, une bise épouvantable se lève. Tout reprenait feu. Il y avait des barrages. Le ruisseau, en dessous du moulin, l'avez-vous vu avant qu'il ne soit dans des canalisations souterraines ? C'est comme à la Sagne, le ruisseau n'était pas endigué quand j'étais jeune. Il allait à travers champs. Il était bordé de mottes. On allait les soulever pour prendre les grenouilles. Il débordait à l'occasion. Il n'était voûté que derrière le moulin. On allait là-bas le long, il y avait des fleurs, mais c'était joli... et à la fonte des neiges ça faisait un étang à travers de la Sagne.

Pour en dessous du moulin, je vais vous raconter. Ils avaient endigué le ruisseau jusqu'au lac. Ils avaient cimenté le fond et fait un mur de chaque côté. Et puis, de loin en loin, dans ces murs, ils avaient fait des rainures où ils mettaient parfois des arrêts. Quand il n'y avait pas d'eau, on pouvait aller là-bas pour laver le linge.

Quand toutes les pompes étaient revenues, ils avaient pris l'eau à ces arrêts ; parce qu'il n'y avait pas encore les hydrants. Et puis les fontaines ne suffisaient pas. C'avait été épouvantable cette nuit-là. On avait encore plus peur que la nuit de l'incendie. Alors, heureusement, pendant la journée qui a suivi, la bise s'est un peu calmée.

Le dimanche, c'était donc la nuit du mardi au mercredi que la bise avait soufflé, il était venu de partout un monde considérable. Bien des gens du Brassus nous disaient qu'il y avait des flammèches qui avaient été emportées jusque là-bas et Derrière-la-Côte.

Les pompes étaient enfin parties. Mais on se disait que ça pouvait recommencer. Certes les flammèches s'éteignaient à distance. Mais quand même, le village aurait pu finir de brûler. C'était terrible.

Alors il y avait deux hommes qui avaient été au Cygne le soir. Puis qui allèrent coucher chez Eugène Rochat dit Chourave, le frère au vieux Jules-Isaac qui avait racheté après l'incendie la maison où est Fritz Humberst.

Mais ce dimanche-là, il y avait un monde aux Charbonnières, mais un monde ! Il faut dire qu'il y avait quand même onze bâtiments de détruits. La fontaine du haut du village, qui n'était pas où elle est maintenant, mais vous vous en rappelez certainement, avait eu ses bassins qui brûlaient en dehors, même qu'ils étaient pleins d'eau. Des bassins en bois. Vous savez comme la fontaine d'en haut le village est abondante. Ce n'est pas souvent qu'elle est à sec. Il y avait un tuyau d'aspiration d'une pompe dans l'eau. Il brûlait en dehors. Vous vous représentez la chaleur !

Alors il y eut énormément de gens sans abri. Il fallait bien les loger. On s'arrangea pour placer tout ce monde. Chez Balissat allèrent au Séchey ; chez Lucien au Lieu. Chez Lolet étaient allés habiter la Cornaz. Et puis chez Charles Humberst qui vivaient aux Charbonnières, étaient aussi retournés à la Cornaz, chez leurs parents. Chez la Julie étaient venus habiter au moulin. On était les uns chez les autres. On ne pouvait pas coucher tout le monde. Ça fait que Fanny alla loger chez la Tanet, chez Mme Annette. Les Saïset étaient des cousins. Et puis Auguste, le vieil oncle, couchait chez Manuel. Il y en avait au Cygne. Enfin tout le monde avait fait ce qui était en son pouvoir pour porter secours à toutes ces gens.

Quant à ces deux hommes qui étaient allés coucher chez Eugène Rochat, chez Chourave, ils étaient partis pendant la nuit, quand le feu s'était déclaré. Les gens croyaient ainsi que c'était peut-être eux les responsables.

Et puis non ! Les choses s'étaient passées de la sorte. Chez Lolet, des gens qui étaient pauvres, mais des honnêtes gens, ils avaient onze enfants. Et puis une vache ou deux. Ils étaient bien pauvres, mais très travailleurs. Mais ne ces temps-là il n'y avait pas des moyens de gagner bien nombreux. Alors, pendant l'été, ils avaient une ou deux vaches, puis un cheval. Bien peu de chose. Alors les gamins allaient petits bergers en France. Les autres gagnaient ici et là. Ceux qui restaient à la maison préparaient tout ce qui fallait pour faire des boîtes à

vacherin l'hiver. Parce qu'ils faisaient les pliures eux-mêmes. Ils achetaient le bois au Risoud, du bois qui fendait bien. Ils avaient des grands ciseaux, comme ça, avec le manche, et puis avec la mailloche, ils préparaient toutes la pliure. Et puis les fonds et les couvercles, ils les découpaient aussi. Tout ça se faisait à la main, se préparait l'été pour faire les boîtes l'hiver. Ils rangeaient aussi des fois des seilles. Ils s'occupaient de boissellerie.

Ils avaient un vieux réduit où ils préparaient ça, et qui était plein de buchilles. Et puis la mère, c'était une vieille femme qui était souvent malade, qui était usée. Il paraît qu'elle n'avait pas été bien pendant la nuit, qu'elle s'était relevée et avait laissé tomber la lampe à pétrole. Elle n'avait jamais osé le dire. Ils étaient allés demeurer à la Cornaz, ces gens. Et puis elle est morte au mois de décembre de la même année. C'est la première personne qui a été ensevelie au cimetière des Charbonnières. Près de la petite maisonnette, il y a un grand sapin. C'est là qu'est sa tombe. Elle avait dit ce qui s'était passé sur son lit de mort. Je ne sais pas si les gens l'ont su. Mais c'était quelqu'un de son entourage qui l'avait dit. C'était ce qui l'avait emmenée. Elle en avait eu tellement de chagrin. Je me rappelle. Je la revois toujours. Mais elle pleurait, elle pleurait, elle pleurait... elle était inconsolable, cette femme. Ils sont allés à la Cornaz, à la maison où habitait Charles Humberst. Ces deux qui restent là-bas. La maison du côté de bise. Elle était morte là-bas, au mois de décembre. Elle en avait souffert !

L'été suivant tout s'était reconstruit. Chez Lolet, ils étaient une famille de onze enfants. Ils n'ont pas reconstruit. Ils sont tous partis. Vous comprenez, ces trois ou quatre maisons, là, dans ce coin, c'était petit. Je vous dis, du côté de la rue il y avait la grange, l'écurie et l'entrée du corridor. Et puis l'appartement était à l'ombre, du côté de la Sagne.

Donc chez Eugène, chez Lolet et puis chez Constant, dans le temps, c'était chez Charpentier. De braves gens. Le boulanger du Lieu, Jean Rochat, est un descendant de ces Charpentier. Son grand-père s'appelait Antoine Rochat. Il était également boulanger.

Et puis il y avait le vieux collège, là, au milieu de ces maisons. Il y avait une grande chambre en bas, du côté de la Sagne, et puis du même côté, deux chambres en haut. En haut, de l'autre côté, sur la rue, il y avait une grande salle avec trois fenêtres. C'est là où le vieux Jérémie faisait l'école avant que ne soit construit le nouveau collège, en dessus du Vieux Cabaret.

Je me rappelle bien de ce bâtiment. Mais je n'ai pas connu l'époque où l'école s'y tenait. Et puis, à la boulangerie, anciennement, il y avait aussi la petite école. Ma maman l'a tenue sept ans quand elle était jeune fille. Elle avait été élève du vieux Jules-Jérémie.

Mais revenons aux bâtiments qui avaient brûlés. La maison du vieux Jérémie, la première de la lignée de vent... je me rappelle. Je m'étais aidée à monter les tuiles. J'étais à la petite école. Je pense que j'avais huit ans. Il avait démonté la toute vieille maison, donc celle de ses beaux-parents, puisqu'il était venu

habiter chez sa femme², et il l'avait rebâtie. Comme elle brûla lors de l'incendie, il l'avait reconstruite une seconde fois. Il profita pour acheter le terrain où était la maison chez Eugène. Chez la Julie avait acheté le terrain à Constant Rochat. Il n'y avait pas assez de place pour reconstruire toutes les maisons. Ainsi le terrain de chez Lolet qui étaient partis, c'est où il y a le chemin qui passe. Ils avaient acheté de moitié. Et puis le vieux Jérémie avait fait la grange haute chez lui, pour avoir meilleur temps à décharger. Elle n'existait pas avant l'incendie. Il y avait alors la remise et la grange en bas, vous savez, ces deux portes voûtées. C'est là qu'il engrangeait. Il n'y avait pas de monte-charge. Il avait donc profité d'établir la grange haute pour avoir meilleur temps à décharger. Et puis plus tard il avait fait cette petite remise à côté qui servit un certain temps comme local de gym.

La fontaine devint propriété de chez Jérémie et de chez la Julie, plus tard de chez vos grands-parents. Puisqu'ils avaient acheté le terrain de chez Lolet, de chez Eugène Rochat et de chez Constant. Elle était seulement entre les deux. On disait que c'était de l'eau ferrugineuse. Parce que la source de cette eau est aux Brûlées et que c'est où l'on avait creusé pour le fer. Tous ces grands creux et ces bosses, vous savez, là-bas, aux Prés de la mine. On dit Prés de la Mine, parce qu'ils avaient justement creusé pour avoir le fer.

Tout s'était reconstruit. Chez la Julie avaient rebâti sur l'ancien emplacement. Il y avait deux terrains, celui du vieux collègue et celui de leur vieille maison. Alors ils ont rebâti leur maison plus grande. Quant à Constant, il a rebâti là où il y a Walter Meyer. Chez Balissat ont rebâti où ils étaient, chez Ami Golay la même chose. Puis entre chez Ami Golay et puis chez Julien Golay, donc chez Marcel Golay, là c'était chez Piquette³. On traversait la grange. Et puis au fond de la grange, il y avait une cuisine borgne et puis deux chambres qui regardaient du côté de la Sagne. C'était leur maison. Mais ils ont rebâtie plus haut, à la sortie du village en direction de Mouthe.

Quant à chez Lucien, ils ont rebâti sur leur pré, le Clos des Soupirs. Vous savez, la petite maison de chez Allisson ? Chez François-Aimé, eux, ont rebâti la maison où habitera plus tard l'oncle Arthur. Chez Tri, eux, la maison où il y a à présent la boucherie, chez Octave. Chez Lolet n'avaient pas rebâti. Eugène Rochat avait racheté la maison d'Ernest Rochat qui était parti à Lausanne. Chez Schneider, qui habitaient chez Constant Rochat, l'ancien facteur, ils avaient bâti cette petite maison où il y a Romanens, aux Crettêts.

Et puis donc notre maison était vide, et puis à côté, chez Jules-Louis, c'était presque vide aussi. Les appartements avaient été refaits sur les anciens murs. Parce que ceux-ci n'avaient pas souffert. Mais on n'avait pas reconstruit le rural. Dire qu'on avait fait pour 5000.- de réparations juste avant l'incendie et que la maison n'avait pas été retaxée ! Elle était déjà taxée 1500.- de moins qu'on ne l'avait payée. Et puis les 5000.- de réparations. Tout avait été perdu.

² Habiter à gendre, comme on disait dans le temps.

³ Dit aussi Pitiète

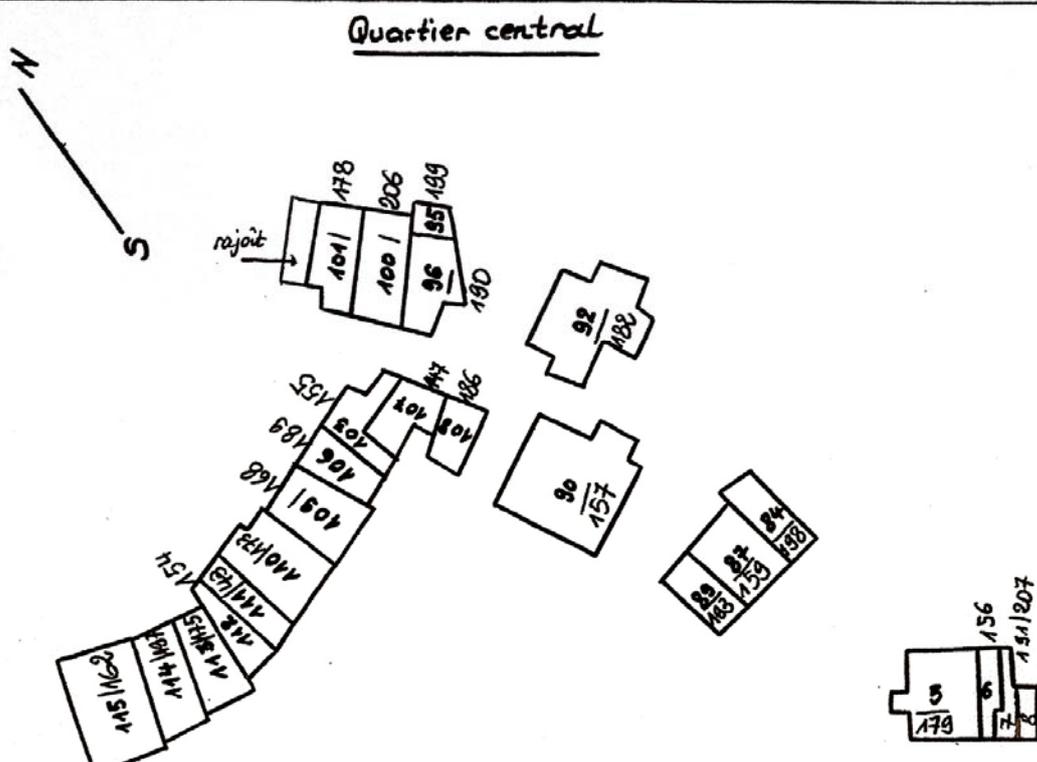
Alors mon papa avait dit : « Ho ! bien ! on a fait une bonne lessivée, bien ma foi, tant pis, on restera au moulin ! »

Oui, je me rappelle bien comment les gens avaient travaillé pour que les maisons soient toutes relevées à la saison suivante et qu'ils puissent y rentrer. Vous savez, tout l'hiver les gens avaient charrié le sable depuis la sablière, au fond de la Sagne, au Cul de l'Etang. Tout l'hiver, ils avaient amené le sable, les pierres, pour que ce soit prêt au printemps pour rebâtir.

Il y avait un entrepreneur. C'était Poget de Premier. Et puis il y avait Poschiami qui était du Lieu. Et ... qui était de l'Abbaye. Alors Poget avait comme contre-maître Fantoli. C'était Poget qui avait la plus grosse partie. Enfin il avait Fantoli comme ouvrier. Et puis quand il a rebâti les Charbonnières, il l'a pris comme contre-maître. Et pour finir il l'a pris comme associé. Poget avait bâti la maison où est Armand Golay. Il avait ouvert une pension. C'était la Pension du Lac qui a été pendant quelques années. Mais sa femme ne se plaisait pas là, aux Charbonnières. Bref, ils sont partis. Et c'est Fantoli qu'il avait pris comme associé qui est resté. Il a eu de la chance, hein ? Il a fait sa situation.

FIN

Plan du village 1812 - 1814 Plans Comtesse ACV GB 141



Essai de reconstitution du haut du village avant l'incendie de 1900 d'après le récit de Mme Dépraz.

- 115 Chez Jérémie Rochat (lire Jules-Jérémie Rochat)
- 114 Chez Eugène Rochat dit Chourave
- 113 Chez Lolet (Francfort)
- 112 Chez Constant Rochat, ancien facteur
- 111 Vieux collègue
- 110 Chez la Julie, propriétaire également du vieux collègue
- 109 Chez Balissat
- 106 Chez Ami Golay
- 103 Chez Piquette
- 107
- 108 Chez Lucien Golay ; au cours du XIXe siècle ces deux maisons avaient probablement été modifiées de manière à ne plus former qu'un seul bâtiment
- 96 Chez Lucien
- 100 Chez François-Aimé
- 101 Chez Tri
- 90 Chez Pitome
- 91 Chez Wilfrid, autrement dit Chez Charles-Louis Rochat

Plus loin, non construites vers 1880 environ, la maison rachetée par le frère à Mme Dépraz, soit Marcel du Moulin, et plus loin encore, accolée à la première, la maison advenue plus tard à Jules-Louis Rochat, scieur.

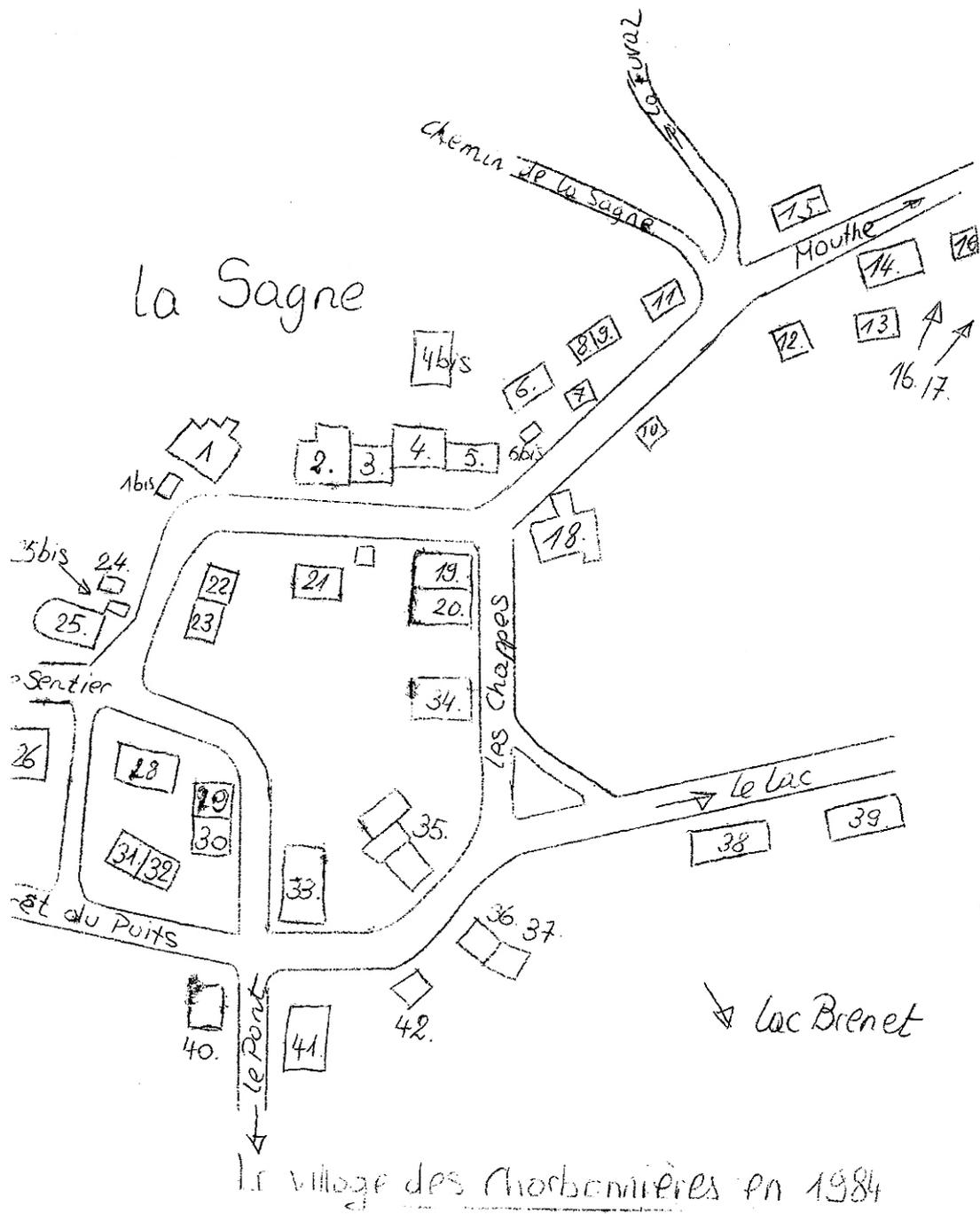
Les maisons du haut du village, au nombre de 11 pour le voisinage principal, avaient pour âge, de bise à vent : plus de 100 ans, plus de 100 ans, plus de 100 ans, plus de 100 ans, plus de 80 ans, plus de 100 ans, 151 ans. Il s'agit ici du no 110 qui aurait donc été construit en 1686, avec probablement une date sur une pierre ou sur une poutre. Plus de 80 ans, plus de 100 ans, plus de 80 ans, plus de 100 pour la maison des hoirs de Jaques Ferdinand qui, au vu de son architecture, montrait des signes d'une ancienneté beaucoup plus considérable.

En bout du voisinage, à bise, séparé de l'ensemble par une ruelle qui n'empêcha nullement l'incendie de s'y propager en 1900, nous trouvons quatre maisons en 1837. La maison centrale est dite avoir plus de 100 ans, la partie orientale, deux parties, plus de 60 ans, et la partie occidentale, est dite âgée de plus de 80 ans mais a été reconstruite en majeure partie depuis une vingtaine d'année.

Le haut du village des Charbonnières en 1984

Nous avons pensé qu'il serait peut-être utile de fixer le haut du village tel qu'il se présente cette année 1984. Ce petit plan aidera d'une certaine manière à retrouver les familles qui possédaient ces maisons au début du siècle. Il n'a pas la prétention de donner tous les détails nécessaires; ce n'est qu'un léger survol. Une étude sur le village des Charbonnières et ses bâtiments, à paraître ultérieurement, précisera la situation passée et actuelle.

1. Ancienne maison de Jules-Jérémie Rochat. + Jules-Jérémie fils + Berthe Rochat + son mari Jean Will + sa seconde épouse qui la possède aujourd'hui. Ferme, étage inférieur, loués à Constant Genier. Premier étage loué à Daniel Elias. Mme Will au deuxième.
(+ signifie descendant direct, transmis à).
2. Maison anciennement du Gros Elie. Rachetée par Jules Rochat dit Tsun + Samuel Rochat, greffier-municipal qui la possède aujourd'hui.
3. Maison anciennement chez Balissat. Act. Louis Frédéric Rochat dit Loudgi, descendant. Habitée également par sa soeur Aline.
4. Ancienne coopérative des Charbonnières. Actuellement propriété de Gérard Paradis.
5. Ancienne maison de Marcel Golay, dit Griolaz. Act. maison de Week-end.
6. Charly Rochat fils d'Octave.
- 6bis Fontaine du haut du village.



7. Ancienne maison d'Arthur Rochat. Rachetée par Placide Verdon. Propr. act. de Philippe Rochat du Haut des Prés.
8. Pascal Locatelli, rachetée de Marcel Rochat du Moulin.
9. Propr. de Mme Jules-Louis Rochat.
10. Maison de Henri Allisson - Rochat
11. Blanche Golay; précédemment de son époux Louis Golay dit Loya + Louis Golay du poste, directeur des Glacières en son temps.
12. Eric Rochat
13. Les frères Lugin, André et Hubert.
14. Maison appelée le Gros Tronc, du nom du champ sur lequel elle a été construite au début du siècle. Anc. prop. de Marcie Rochat du Gros Tronc. Prop, act. de Robert Fontannaz.
15. Adrien Rochat et sa soeur. Précéd. Charles-Elie, leur père, dit Piquette ou Pitiète.
16. Mr et Mme Gaston Bornard.
17. Maison de Mme Angèle Rochat, épouse de René Rochat, garde-forestier en son temps. Or. de l'Épine-Dessus. Y habite également le frère à René, Marius Rochat dit Malou.
18. Propr. de Ginette Meylan-Rochat de l'Abergement. Habitée par sa mère, Mme Elie Rochat. + Elie Rochat dit Pedzi. Ferme et appartement du bas habités par Bernard Rochat et famille.
19. Propr. de Nestor Darbellay. Précéd. de Robert Rochat dit Binoce. + de son grand-père dit Rodzet.
20. Gaston Guignard
21. Walty et Franck Meyer + de Walter Meyer leur père qui " habite avec Franck.

22. Boulangerie. Otto Cotting. Anciennement propriété du village des Charbonnières. On y trouva autrefois la petite école. Et plus ancien. la chapelke.
23. Laiterie. Propriété de la société.
- 16bis Fontaine de chez Will; utilisable également par Samuel Rochat (voir récit de Annette Dépraz).
24. Ancien local des pompes. Act. Local pour le système de pompage du village et le haut réservé comme local de fartage.
25. Eglise des Charbonnières construite en 1834.
26. Partie à bise du Vieux Cabaret. Propr. de Maurice Angeloz. Anc. de Robert Rochat dit Flaubert, frère à Emile Rochat dit Femil, voisin à vent.
27. Vieux Cabaret. Possédé par les descendantes des Pantalón. Anc. à Emile Rochat dit Femil + Louis Rochat du Vieux Cabaret.
28. Le Cygne. Propr. de Marguerite Haas.
29. Chez Manuel, partie Risoud, propr. de Maurice Rochat + Paul Rochat dit Paulet + Alphonse Rochat.
30. Chez Manuel, partie Mont-Tendre; propr. act. de J.-M. et RR. Rochat. Anc. André Gras, marchand de vin. Avant propr. de Franck Rochat, marchand de vin et affineur + Alphonse Rochat + Alphonse Rochat père.
31. Armand Golay + Armand Golay + Pierre Golay.
32. René Rochat + Hector-Albert Rochat dit Titi + Charles-Albert Rochat. Maison où habitait en son enfance ma grand-mère Ellen, fille de Charles-Albert et Virginie (Titouillon).
33. Maison de Victor Golay, affineur + John Golay.
34. Anc., partie à bise, de James Rochat + Eugène dit le p'tit Eugène. Act. en vente. Est également

composée de trois autres parties.

35. *Maison de trois parties. Brenet: Gilberte et Georges Blatti. Anc. Perillard dit Pisome + Périllard père. Centre: Albertano. Bise: Henri Rochat.*
36. *Laurette et Gérald Rochat + Edgar Rochat pêcheur.*
37. *Guy Juriens. Maison dite "L'Abri".*
38. *Usine Valtronic. Anc. Rochat Frères.*
39. *Scierie Berney. Anc. Raymond Rochat + Robert + Jules-Louis Rochat (voir no 9.)*
40. *La poste. Marcel Rochat, petit-fils de Marcel Rochat du Moulin.*
41. *Immeuble Lugrin frères.*

Texte sur l'incendie de 1900 construit par le soussigné à partir des infos données par sa grand-mère Ellen – 1963 -

Dans la nuit du 10 au 11 septembre 1900, Madame Virginie Rochat, mon arrière-grand-mère du côté des Titouillon, se releva pour soigner l'un de ses enfants qui était malade. En entrant dans la chambre à coucher, elle vit, effrayée, une grande lueur qui rougissait les murs au travers des vitres. Tout à coup les cloches de l'église se mirent à sonner. Que se passait-il ? Quel bâtiment brûlait-il ?

Elle sortit en hâte de la maison et vit d'immenses flammes qui dépassaient les toits, là-bas, en direction de la Sagne et de la Fuvaz. Mon Dieu ! le village brûle !

Déjà les gens se pressaient sur les lieux du sinistre où accouraient aussi les pompiers du village.

L'incendie, à ce qu'on put dire, avait pris dans la troisième maison en partant de chez Jules-Jérémie Rochat. Et il se propageait des deux côtés à une vitesse incroyable. Les pompiers du village, appuyés maintenant par tous

ceux de la Vallée, et même par ceux de Vallorbe et de Vaulion, s'employaient de leur mieux à maîtriser le sinistre. Mais comment arrêter un feu aussi terrifiant dans une lignée de maisons toutes en bois et n'offrant d'ailleurs aucun mur mitoyen ? Les enfants du village ne jouaient-ils pas à cache-cache d'un bout à l'autre de la lignée ?

Devant l'inutilité évidente d'éteindre ce foyer gigantesque, on s'employa avec plus de succès à préserver les maisons voisines, la boulangerie, chez Pitome et bien d'autres maisons encore.

Alphonse Rochat, marchand de vin, s'aidait de son mieux avec sa pompe à vin à protéger la boulangerie qui résistera ainsi à la chaleur intense qui menaçait sa façade déjà noircie.

Toute la population d'autre part collaborait dans la mesure du possible à l'aide de seaux que l'on remplissait aux fontaines. On avait pu sortir quelques meubles et effets qui s'entassaient dans les champs de la Sagne ou ailleurs encore. Auparavant on avait lâché les vaches et les chevaux, ces derniers étant allés se battre sur le replat du cimetière.

On s'imagine sans peine les difficultés de ces hommes peinant sur leurs pompes à bras, ceux des Charbonnières sur leur vieille et fidèle « Zélée ». Et puis, où prendre l'eau ? Aux fontaines d'abord, mais ensuite ? Le Grand Puits du contour du Cygne fut certainement lui aussi mis à contribution.

Le feu durait depuis plusieurs heures déjà quand le capitaine des pompiers de Vallorbe désigna un volontaire pour grimper sur le toit de tôle de la maison de Wilfrid Rochat, bâtiment certes indépendant de la lignée du haut du village, mais dangereusement menacé. Après avoir arraché quelques tôles brûlantes, cet homme trouva un début de foyer qu'il put fort heureusement maîtriser.

Cependant l'incendie avait atteint la dernière maison. Ce n'était qu'un gigantesque brasier de la première à la dernière bâtisse de cette lignée, de chez Jules-Jérémie qui venait de reconstruire, au magasin de chez Riquet. Les premières lueurs du jour apparurent. Chacun de la nombreuse foule venue assister à ce tragique spectacle regagna sa maison. Seuls les pompiers et les sinistrés restaient sur place où l'incendie demeurait encore d'une grande intensité. Il allait durer plusieurs jours, carbonisant jusqu'à la dernière poutre, jusqu'au dernier tas de foin.

Mais que pouvait-on faire pour ces sinistrés désormais sans logement ? Ce fut la population de toute la région qui les accueillit à bras ouverts. Rares furent alors les maisons demeurées qui n'eurent pas leur famille de sinistrés. Le Séchey, et même le Lieu, accueillirent quelques familles. Ces dernières eurent à loger chez l'habitant presque une année complète. Car l'hiver approchait, et ce n'est vraiment que l'été suivant que la reconstruction des maisons fut à peu près achevée. On les reconnaît, celles-ci, à la date apposée en général au-dessus de la porte d'entrée. 1901. Un an après l'incendie.

Mais les causes ? On enquêta, obligatoirement. Maintes personnes furent soupçonnées de pyromanie. Cependant rien de positif ne fut révélé par cette enquête.

Ce n'est que quelques mois après l'incendie, au mois de décembre, que la vérité se fit jour. A l'hôpital cantonal, sur son lit de mort, une femme fit, paraît-il, un aveu qui allait éclairer le mystère. Cette femme raconta donc que le soir de l'incendie, avant d'aller se coucher, elle renversa la lampe à pétrole par terre. Et que celle-ci, en tombant, enflamma les copeaux et la sciure qu'on trouvait un peu partout dans ce local qui servait à la boissellerie ainsi qu'à la fabrication des boîtes à vacherin. Elle raconta encore que naturellement elle éteignit ce début d'incendie, mais que celui-ci, au milieu de la nuit, se ranima parmi cette sciure et ces copeaux, se communiqua à toute la pièce, puis à la maison, puis à toute la lignée. Et qu'elle n'eut que juste le temps, elle et sa famille, de se mettre en sécurité hors de la maison.